

David R. Blumenthal

COMMENT EMPÊCHER UN NOUVEL HOLOCAUSTE * ?

J'aimerais remercier Sara Bloomfield, Paul Shapiro et Suzanne Brown-Fleming pour leur invitation à parler ici ce soir. J'ai été associé à ce grand projet depuis 1982, lorsque Élie Wiesel m'a demandé d'être l'un des conseillers spéciaux du président du Conseil mémorial de l'holocauste des États-Unis. Ce qui a été accompli au cours de ces vingt-six années est étonnant.

L'un des premiers problèmes apparus a été la tension entre les missions historique et morale du Conseil, puis celles du Musée. D'un côté, nous voulions tous que l'histoire de la *shoah*¹ soit décrite avec le plus de détails possible. La vérité de ce qui est arrivé est atroce mais elle doit être dite, et elle doit l'être précisément et pleinement. Le musée a réussi cette mission au-delà de nos rêves les plus fous. D'un autre côté, à quoi sert l'histoire si elle ne mène pas au changement? À quoi bon un

* Cet article est le texte d'une conférence, la Joseph and Rebecca Meyerhoff Annual Lecture, prononcée en octobre 2008 au musée du Mémorial de l'Holocauste de Washington ; elle a également été prononcée, en novembre 2009, aux cérémonies de mémoire de Kristallnacht à Toronto (CA). La version proposée ici est celle de la présentation originale.

1. Pendant bien des années, j'ai utilisé le mot « holocauste » pour désigner la destruction des juifs européens pendant la Seconde Guerre mondiale. Je crois à présent que « holocauste » ne devrait pas être utilisé pour deux raisons : premièrement, ce mot porte en lui le sens additionnel de « offrande entièrement brûlée », qui n'est certainement pas la connotation théologique recherchée dans ce contexte. Ensuite, la destruction des juifs d'Europe est arrivée aux juifs et, de ce fait, c'est à eux que revient le triste honneur de nommer cet événement avec un terme hébreu. Le mot *shoah* est utilisé depuis très longtemps dans les cercles juifs pour décrire la catastrophe qu'ont vécue les juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, et a même été adopté par beaucoup de non-juifs comme désignation correcte. J'adopte maintenant cet usage et reconnais ma dette auprès du professeur Jean Halpérin de Genève et Fribourg pour cet éclairage. De plus, pour une question de principe théologique et moral, je ne mets pas de capitales aux mots comme « *führer* », « solution finale », « nazi », etc.

musée sur la *shoah* s'il ne mène pas à prévenir d'autres holocaustes, génocides, et meurtres de masse ? Dès le début, certains voulaient que la dernière salle du musée soit une salle de mémoire avec un décor approprié et un lieu de méditation. D'autres souhaitaient qu'elle soit un lieu d'action sociale, avec des brochures pour des causes diverses, et une invitation à choisir une cause et agir. Finalement, la dernière salle est devenue « The Hall of Remembrance » ; nous avons également mis en place le Committee on Conscience, chargé de sélectionner des problèmes similaires à la *shoah* et de publier des appels à l'action. Je suis fier de noter que l'United States Holocaust Memorial Museum a largement attiré l'attention publique sur le génocide actuel qui se passe au Darfour. Je me félicite également de noter l'inauguration ici même, au musée, au printemps 2009, d'une exposition ayant pour titre « From Memory to Action ».

L'une des raisons pour lesquelles le musée n'a pas été plus actif moralement tient à la nature de la politique culturelle des institutions gouvernementales, spécialement ici dans la capitale. L'autre raison est que, afin de prévenir un autre événement similaire à la *shoah*, il faut analyser la cause, ou les causes de la *shoah*. Ce n'est pas si simple. Si l'on croit que la cause principale de la *shoah* est l'antisémitisme, alors un programme éducatif et une action politique doivent s'ensuivre. Si l'on accepte que la racine principale fut le conservatisme de la droite radicale, une stratégie différente d'éducation et d'action doit suivre. Si l'on conclut que la source principale était la culture autoritaire, ou le racisme, ou le manque de courage civique ou moral, alors d'autres concepts éducatifs ou d'action s'imposent. Si la *shoah* est le résultat d'une combinaison de causes, d'autres programmes encore s'ensuivent. Si, au contraire, on croit que la *shoah* est le résultat de circonstances historiques spécifiques qui ne peuvent, par la nature des choses, jamais se répéter, alors aucune mission morale n'incombe à nos efforts.

Je crois que nous devons développer une analyse des causes de la *shoah* et je crois que, partant de cette analyse, nous pouvons imaginer des programmes d'éducation et d'action généraux et spécifiques, qui nous aideront à prévenir un autre événement similaire à la *shoah*. Sans cela, nous ne pouvons pas,

à mon avis, remplir la mission morale de cette grande institution. Permettez-moi alors de vous proposer une analyse de la *shoah* et, ensuite, de vous soumettre un programme d'action ².

ANALYSE :
INSERTION DANS UNE HIÉRARCHIE
QUI ENSEIGNE LE MAL

Dans une série d'expériences, Stanley Milgram ³ et son équipe de l'Université de Yale ont demandé à des sujets d'administrer ce qu'il leur semblait être quelque chose de douloureux et/ou fatal sous forme de chocs électriques à des personnes innocentes, simplement sur la base des assertions fondées sur l'autorité de ceux qui dirigeaient l'expérience. Lorsque le sujet montrait des signes de nervosité, tandis que la douleur augmentait, les auteurs de l'expérience lui ordonnaient fermement de continuer. Lorsque les sujets indiquaient qu'ils refusaient de porter la responsabilité des conséquences de leurs actions, les figures d'autorité leur répondaient régulièrement qu'eux, les expérimentateurs, assumeraient cette responsabilité, permettant ainsi aux sujets de continuer à administrer des chocs dangereux, voire fatals à des personnes innocentes. Contrairement aux pronostics, 50 à 65 % des sujets suivirent les instructions dans le sens d'un choc fatal (p. 35, 60-61). Ce pourcentage atteignait, en Allemagne, 85 % des sujets (p. 171), et ce majoritairement parmi les plus jeunes (p. 173). Aucune différence ne fut notée concernant les femmes (p. 62-63). Avec clarté, Milgram note que ces résultats ne sont pas liés à l'appartenance à une classe, une religion, un sexe, un lieu de résidence, un niveau d'éducation, une idéologie ou un niveau de culture en général (p. 62-63, 170). Ils ne sont pas non plus fonction du caractère ou d'une psychopathologie (p. 187).

2. Pour une analyse plus complète des questions présentées ici, reportez-vous à mon livre *The Banality of Good and Evil: Moral Lessons from the Shoah and Jewish Tradition* (Washington, Georgetown University Press, 1999); traduit en français par A. Blum : *La Banalité du Bien et du Mal*, Éd. du Cerf, Paris, 2009. Ainsi qu'à la série d'articles que j'ai écrits sur ce sujet, disponibles sur mon site Web : <http://www.js.emory.edu/BLUMENTHAL> sous la rubrique « Articles ».

3. S. MILGRAM, *Obedience to Authority: An Experimental View*, New York, Harper and Row, 1974; également disponible en film.

Milgram en conclut que hiérarchie et autorité sont inhérentes à toute société (p. 152), qu'elles sont intériorisées et servent de fondement à l'obéissance à l'autorité légitime (p. 141). La conscience, qui doit réguler les pulsions agressives, est diminuée au moment d'entrer dans une structure hiérarchique (p. 132), de sorte que la personne entre dans la situation d'« état exécutant », par opposition à l'« état d'autonomie » habituel (p. 132-134). Dans l'état « d'exécutant », l'éthique revient à obéir à l'autorité (p. 145-146). En termes plus techniques, en entrant dans l'état « d'exécutant », le surmoi se déplace d'une évaluation indépendante de la moralité de l'action vers un jugement sur la façon dont Untel ou Untel a agi dans le cadre de la hiérarchie et de l'autorité (p. 146). Plus simplement, Milgram a montré que les gens feront ce qu'on leur dit de faire, même s'ils savent que c'est mal, si cela leur est demandé dans une situation structurée par une autorité légitime.

Dans une série d'expériences portant sur le racisme américain, Jane Elliot⁴, institutrice de cours élémentaire à Riceville, Iowa, a divisé sa classe entre enfants aux yeux bleus et enfants aux yeux marron. Elle a ensuite indiqué qu'un groupe était « bon » et l'autre « mauvais », renforçant ce point en accordant un statut de faveur à un groupe et en discriminant l'autre. Dans un temps très court, le groupe favorisé a commencé à discriminer vicieusement le groupe défavorisé. Par un remarquable jeu d'instructions, Mme Elliot, dans les jours suivants, a fait marche arrière, annonçant qu'elle avait fait erreur et que le groupe défavorisé était en fait le favorisé. De nouveau, le groupe à son tour favorisé a pris son statut privilégié au sérieux et a discriminé le groupe défavorisé.

L'élément remarquable ici est que les élèves ont accepté sans réserve l'autorité de l'institutrice dans sa classe, et ont suivi ses suggestions sur la supériorité et la manière de traiter l'inférieur. Ils se sont eux aussi insérés dans cette hiérarchie d'autorité, sont entrés dans un état d'exécutant, et ont accompli des actes qu'ils auraient dû savoir mauvais. Étonnamment, ils ont à nouveau fait la même chose lorsque Mme Elliot a inversé sa position

4. Scène des films *In the Eye of the Storm* et *A Class Divided*; ce dernier a été décrit dans un livre par W. PETERS, *A Class Divided Then and Now*, New Haven, Yale University Press, 1987.

quelques jours plus tard, en réalignant simplement son enseignement d'un groupe à l'autre. Des travaux ultérieurs conduits par Mme Elliot ont montré que cette « expérimentation » fonctionnait aussi dans les prisons et d'autres lieux, c'est-à-dire parmi des adultes, parce qu'ils acceptaient également l'autorité d'une personne légitimement située dans la hiérarchie sociale, et s'y conformaient⁵.

Il existe beaucoup d'autres expérimentations de ce genre, librement qualifiées d'« expériences sur l'obéissance⁶ », qui montrent toutes clairement que, dans une situation où une autorité légitime est présente, les gens vont faire ce que cette image d'autorité leur demande, même s'ils pensent que ce n'est pas juste.

L'étude historique de la *shoah* révèle des comportements identiques : lors de l'invasion de la Russie, les troupes d'élite de l'armée allemande et les divisions SS quittèrent la Pologne pour former les unités de combat, ainsi que les *Einstazgruppen*. Toutefois, il restait encore quelque trois millions de Juifs en Pologne qui, selon la solution finale, devaient être exterminés. Mais qui mènerait à bien ce « projet » ? Dans un livre stupéfiant, Christopher Browning⁷ suit les chroniques du bataillon de police 101, un groupe de personnes jugées indignes des unités combattantes et qui avait reçu la tâche de réaliser la solution finale dans son secteur, en Pologne. Parfois, cela signifiait fusiller tout un chacun, une personne après l'autre ; à d'autres moments, c'était fusiller les malades, les faibles, les personnes âgées et les nourrissons, pendant que l'on déportait énergiquement les autres. La transformation de ce groupe d'hommes remarquablement quelconques, dont seulement 25 à 30 % étaient membres

5. Cela apparaissait clairement dans *A Class Divided*. Mes étudiants me disent que Mme Elliot est apparue dans l'*Oprah Winfrey Show* avec un grand succès.

6. L'une des plus étonnantes est l'expérience de la prison de Stanford. Voir P. G. ZIMBARDO *et al.*, "The Psychology of Imprisonment: Privation, Power, and Pathology", *Doing Unto Others*, éd. Z. Rubin, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1974 ; disponible en présentation diaporama puis dans un film, *Quiet Rage* ; voir également *New York Times Magazine*, 8 avril 1973.

7. C. BROWNING, *Ordinary Men: Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York, Harper Collins, 1992. Voir aussi ID., "Ordinary Germans or Ordinary Men", *Address and Response at the Inauguration of the Dorot Chair of Modern Jewish and Holocaust Studies*, éd. D. Blumenthal, Atlanta, GA, Emory University, 1994, p. 7-14.

du parti nazi (p. 48), en meurtriers de masse, constitue l'un des plus horribles récits de la shoah.

Browning reconstruit minutieusement les agissements du bataillon de police 101, prenant en compte tous les problèmes liés au traitement de telles sources historiques, et conclut que 80 à 90 % des individus continuèrent à assassiner des Juifs pendant que seuls 10 à 20 % à peine refusèrent, se firent excuser, ou tout simplement se dérochèrent à leur tâche criminelle (p. 74, 160). Parmi ceux qui continuèrent à massacrer, peu devinrent des meurtriers endurcis, qui aimaient leur travail et se portaient volontaires pour ces missions criminelles ; le plus grand nombre « accomplit chaque chose qui était demandée, et ne se risqua jamais à affronter l'autorité⁸ ». Browning relève également que le travail de ce groupe d'hommes, qui, jusqu'en novembre 1942, exécuta six mille cinq cents Juifs et en déporta quarante-deux mille autres (p. 121), ne fut pas un épisode unique, mais une tâche continue et acharnée, qui exigeait une attention soutenue (p. 132). Ce ne fut donc pas une frénésie guerrière comme lors de la bataille de My Lai, mais des « atrocités selon un plan d'action » (p. 160-161). De plus, il ne s'agissait pas d'actions dépersonnalisées, mais de participation active à des assassinats, avec une proximité étroite avec les victimes (p. 162). Ces hommes n'avaient pas été spécialement sélectionnés et la majorité d'entre eux s'étaient portés volontaires (p. 165-169). Il n'y avait pas eu de coercition particulière, ni de « contrainte supposée⁹ » (p. 170-171).

Dans sa tentative de savoir le pourquoi et le comment, Browning reconnaît les effets de la déshumanisation et de l'abrutissement, du contexte de guerre raciale, de la fracture psychologique et de l'idéologie. Toutefois, il affirme que ces facteurs furent contributifs et subsidiaires (p. 161, 163, 182, 184).

8. "Ordinary Germans or Ordinary Men", p. 11 ; voir aussi p. 9, où il appelle ces hommes des tueurs « de base ».

9. Il est aujourd'hui notoire qu'il n'y a pas eu un seul cas de personne mise à mort pour avoir refusé de tuer des juifs. Voir BROWNING, p. 170 ; E. KLEE, *et al.*, *The Good Old Days*, trad. D. Burnstone, New York, Free Press, 1988, p. 75-86, dont les p. 80 à 82 reproduisent les ordres oraux et écrits d'Hitler sur le sujet ; et D. KITTERMANN, "Those Who Said, "No!": Germans Who Refused to Execute Civilians during World War II", *German Studies Review*, 9:2, mai 1988, p. 241-254. Voir BROWNING, p. 103, expliquant que ceux qui résistaient se faisaient rabrouer mais n'étaient pas punis.

Le mécanisme principal qui permit à ces individus ordinaires de devenir des meurtriers de base fut leur insertion dans une hiérarchie de commandement militaire. Il suffisait à leurs officiers d'invoquer la hiérarchie pour obtenir obéissance, même si cela s'accompagnait parfois de colère et de contrariété (p. 69, 74, 151, 171-75). La pression de l'entourage – ne pas être « faible » mais « dur » (p. 150, 183) – ne créait pas l'autorité, mais la renforçait encore (p. 175).

À l'occasion d'une autre étude sur les Allemands ordinaires, réalisée dans les années 1950, Milton Mayer¹⁰ se rendit dans un petit village en Allemagne et, dissimulant son identité juive, interviewa les habitants sur leur vie durant la période du nazisme. Le thème de l'insertion dans une hiérarchie qui pratique ou tolère le mal fut très présent. « Si des "grands hommes" – Hindenburg, Neuraths, Schachts et même Hohenzollern – ont accepté le nazisme, les petites gens avaient de bonnes raisons suffisantes de l'accepter aussi. « *Si eux disent oui*, dit Herr Simon, agent de recouvrement, *alors nous aussi nous disons oui*. Ce qui était assez bon pour eux, était certainement assez bon pour nous... » Mes amis étaient de petites gens – tout comme l'était d'ailleurs le führer lui même » (p. 44-45).

De nombreuses autres études historiques existent¹¹ : toutes montrent que les Allemands, civils et militaires, étaient insérés dans une hiérarchie où les autorités leur enseignaient que le mal était bon. Dans l'état d'exécutant que ce genre d'insertions évoque, faire le bien revient à suivre les instructions.

ANALYSE : L'INSERTION DANS UNE HIÉRARCHIE QUI ENSEIGNE LE BIEN

L'une des premières conférences tenues par le Conseil mémorial de l'holocauste des États-Unis a réuni, à la demande d'Élie Wiesel, des sauveteurs. En qualité de membres du Conseil

10. M. MAYER, *They Thought They Were Free: The Germans 1933-1945*, Chicago, University of Chicago Press [1^{re} éd. 1955], 1966, p. 44-45.

11. Voir, par exemple, l'étude des juristes allemands I. MÜLLER, *Hitler's Justice: The Courts of the Third Reich*, trad. D. L. Schneider, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1991 – que j'ai recensée dans *Modern Judaism* 13, 1993, p. 95-106.

et du Conseil des consultants, et en tant que Juifs, nous nous sommes empressés de reconnaître le courage et même l'héroïsme de ces gens qui nous avaient rejoints ici à Washington. Mais ils ne voulaient pas l'entendre. Combien de fois avons-nous entendu : « Je n'étais pas un héros » ou « Je n'ai rien fait d'extraordinaire » ? Combien de fois avons-nous entendu également : « Je ne faisais que ce qu'on était en droit d'attendre de moi », « Je ne faisais qu'une chose normale, humaine » ? Au début, je pensais que ces gens étaient modestes, mais j'ai ensuite réalisé qu'ils le pensaient vraiment. Ils ne se considéraient pas comme des héros, ni comme des personnes exceptionnelles ; ils se voyaient plutôt comme des personnes ordinaires qui réagissaient simplement à ce qu'ils savaient leur être demandé par leur Église, par leur pasteur, par leurs leaders de la résistance, par leurs parents, ou par leur conscience¹². Ils se comportaient normalement, d'une certaine façon, comme les auteurs de crimes se comportaient normalement. Ils faisaient ce qu'on attendait d'eux, d'une certaine façon comme les autres. Cette pensée m'a étonné et m'a donné à réfléchir.

Les historiens qui étudient la *shoah* confirment ces observations : Fogelman¹³ cite un chrétien qui demande : « Qu'aurait fait Jésus ? » (p. 177), et un autre qui dit : « Je me dois autant que possible de sauver ces gens. Si je désobéis aux ordres, je préfère mourir avec Dieu et contre les hommes, qu'avec les hommes et contre Dieu » (p. 201). Elle observe également : « En fait, cette conviction chez les sauveteurs religieux – qu'ils seront redevables envers une autorité plus élevée et plus redoutable – est l'aspect le plus remarquable de leur action. Elle a surpassé l'antisémitisme, transcendé la peur, et les a incités à agir » (p. 176-177). Kurek-Lesik¹⁴ cite ce qui suit :

12. En 2005, j'ai évoqué ce sujet lors d'une conférence, et l'aumônier des pompiers qui sont intervenus dans l'enfer du 11 Septembre est venu me voir et m'a dit que c'était exactement ce que ses hommes disaient : qu'ils n'avaient pas été des héros ; qu'ils ne faisaient que leur travail, ce qui était attendu d'eux.

13. E. FOGELMAN, *Conscience and Courage: Rescuers of Jews during the Holocaust*, New York, Anchor Books, 1994 – texte que j'ai recensé dans *Journal of Psychology and Theology* 23, 1995, p. 62-63.

14. E. KUREK-LESIK, "The Role of Polish Nuns in the Rescue of Jews, 1939-1945", in P. OLINER *et al.*, *Embracing the Other: Philosophical, Psychological, and Historical Perspectives*, New York, New York University Press, 1992, p. 328-34 – que j'ai recensé dans *Pastoral Psychology* 46/2, 1997, p. 131-134.

« Je suis issu de milieux nationalistes, souvent empreints d'antisémitisme. Pourquoi ai-je sauvé des enfants juifs ? Parce que c'étaient des enfants, parce que c'étaient des personnes. J'aurais sauvé n'importe quelle personne en danger de mort, et un enfant – n'importe quel enfant – m'est particulièrement cher. C'est ce que ma religion catholique m'a *ordonné* de faire... » Un juif persécuté cesse d'une certaine manière d'être un juif et devient simplement un homme, une femme, ou un enfant qui ont besoin d'aide. Les sœurs polonaises étaient motivées par un *devoir* chrétien envers les autres, et par la fidélité à l'idéal auquel elles s'étaient engagées par leurs vœux... C'est la raison pour laquelle le sauvetage des Juifs et des enfants juifs devrait être vu, en tout premier lieu, dans le contexte élargi de l'action monastique au service de l'humanité (p. 330-332, je souligne).

Parfois, l'autorité invoquée n'était pas la religion, mais la résistance nationale. Ainsi, Baron note que 42 % des sauveteurs néerlandais étaient également dans la résistance et, donc, sauver des juifs était encouragé par l'autorité politique de la résistance, même si l'on n'avait pas de sentiments religieux ou sociaux particuliers pour les juifs (p. 312-313) ¹⁵.

La psychologie sociale aussi apporte sa pierre à l'édifice. Dans une série dramatique d'expériences, Staub ¹⁶ a choisi des groupes de personnes d'âges variés, leur a assigné des tâches non pertinentes, et leur a donné des instructions comme suit : un premier sous-groupe s'est vu autoriser à quitter la salle si nécessaire ; un deuxième sous-groupe n'a reçu aucune instruction concernant la possibilité de quitter la salle ; et un dernier sous-groupe avait l'interdiction de quitter la salle. À ce moment-là, des cris de détresse étaient simulés depuis une pièce voisine. Le but de l'expérience était de tester la résistance à l'autorité dans une situation qui appelle un comportement d'aide en réponse à un stimulus de détresse. L'expérience a montré que la permission résultait en « une haute fréquence du comportement d'aide » et, inversement, l'ordre d'interdiction « a réduit substantiellement les tentatives actives d'aider ». Dans le cas où aucune consigne n'était donnée, les adultes ont eu tendance à porter secours, alors que les enfants avaient tendance à se retenir de

15. Voir tout particulièrement la très bonne étude de S. et P. OLINER, *The Altruistic Personality: Rescuers of Jews in Nazi Europe*, New York, Free Press, 1988.

16. E. STAUB, "Helping a Distressed Person", in L. BERKOWITZ, *Advances in Experimental Social Psychology*, New York, Academic Press, 1974, 7, p. 293-341.

venir en aide (p. 323-324). Staub résume les résultats significativement : « Presque tous les sujets qui se trouvaient dans une condition de *permission* ont apporté une aide active » (p. 313, souligné par l'auteur).

Ces expériences confirment les idées de la section précédente sur l'obéissance, à savoir que l'insertion dans une hiérarchie d'autorité est très importante pour déterminer la volonté d'une personne à agir – sauf que l'inéluctable résultat de cette expérience est que l'autorité peut permettre un comportement éthiquement correct ; c'est-à-dire que l'autorité peut fonctionner, comme autorité, pour justifier et permettre l'action pro-sociale.

Dans une autre expérience bien connue, Darley et Batson¹⁷ ont choisi un groupe de soixante-sept étudiants de l'école de théologie de Princeton University et leur ont fait passer une série de tests psychométriques de personnalité et de religiosité. Ils ont ensuite donné à étudier la parabole du Bon Samaritain (Luc 10, 29-37), et ont demandé à la moitié d'entre eux de présenter une homélie sur cette parabole et, à l'autre moitié, de préparer un bref exposé sur le thème des fonctions propres à un pasteur. Les tests et la lecture eurent lieu dans un bâtiment, et l'homélie et l'exposé furent présentés dans un autre. Chaque groupe fut ensuite subdivisé en trois sous-groupes : l'un fut mis sous « pression maximale », c'est-à-dire qu'il fut demandé aux étudiants de se rendre le plus vite possible au second emplacement, pour compléter leur tâche ; le deuxième fut mis sous « pression moyenne », ce qui demandait aux participants de se rendre directement au second emplacement ; le troisième, enfin, fut mis sous « pression minimale », en précisant aux étudiants qu'ils avaient tout leur temps pour se rendre au second emplacement. Une personne apparemment souffrante – en réalité, un collaborateur à l'expérience – était placée sur le chemin, entre le premier et le second bâtiment.

Le but de cette expérience était de voir combien d'étudiants en théologie, qui venaient d'étudier la parabole du Bon Samaritain et qui se préparaient soit à donner une courte homélie sur le sujet soit à parler de la notion de ministère, s'arrêteraient

17. J. M. DARLEY et C. D. BATSON, "From Jerusalem to Jericho: A Study of Situational and Dispositional Variables in Helping Behavior", *Journal of Personality and Social Psychology*, 27/1, 1973, p. 100-108.

pour venir en aide à cette « victime », tout comme le Bon Samaritain s'était arrêté pour aider une victime sur le bord du chemin. Il s'agissait également de voir quelle sorte d'assistance ils apporteraient : 60 %, c'est-à-dire plus de la moitié, ne s'arrêtèrent pas pour offrir leur aide à la « victime » ; sur les 40 % qui s'arrêtèrent, 10 % appartenaient à la catégorie des étudiants mis sous « pression maximale », 45 % à la catégorie mise sous « pression moyenne », et 63 % dans celle mise sous « pression minimale ». Les conclusions étaient assez claires :

Une personne qui n'est pas pressée s'arrêtera et offrira son assistance à une personne en détresse. Une personne pressée continuera vraisemblablement à marcher. Ironiquement, elle continuera probablement son chemin, même si elle se dépêche pour commenter la parabole du Bon Samaritain, et ainsi confirmer par mégarde l'objectif de la parabole. (En fait, à plusieurs occasions, un étudiant du séminaire se rendant pour exposer son homélie sur cette parabole a littéralement enjambé la victime tant il était dans la précipitation !) Il est pénible de constater que dans un contexte où les standards de l'entraide sont plus prononcés, tels que chez une personne qui réfléchit sur le thème du Bon Samaritain, nous n'assistons pas à une amélioration significative du comportement d'entraide (p. 107, les parenthèses sont dans l'original).

Darley et Batson ont alors spéculé sur les causes de ce phénomène :

Pourquoi ces séminaristes étaient-ils pressés ? Parce que l'expérimentateur, *que le sujet aidait*, dépendait de lui pour accéder rapidement à un endroit donné. En d'autres termes, le sujet était en conflit entre, soit s'arrêter pour venir en aide à la « victime », soit poursuivre son chemin pour aider l'expérimentateur... C'est le conflit, plutôt que l'endurcissement, qui peut expliquer leur échec à s'arrêter (p. 108, souligné dans l'original).

Un regard plus attentif sur les expériences de Milgram à propos de l'obéissance révèle la force de l'autorité et de l'obéissance dans l'incitation à un comportement prosocial. L'un des sujets était un professeur d'Ancien Testament. Il avait interrompu l'expérience après avoir atteint 150 volts, en disant : « si [l'apprenant/victime] ne veut pas continuer, je prendrai des ordres de lui ». Lors de la discussion qui suivit cette expérience, le professeur dit : « Si l'on considère Dieu comme son autorité ultime, cela minimise l'autorité humaine » (p. 47-49). L'autorité et l'obéissance à cette

autorité – dans ce cas, la victime, puis Dieu – encouragent une attitude prosociale. Lors d'une autre série d'expériences encore, deux chercheurs furent introduits dans le champ de l'expérience, l'un qui plaidait pour la poursuivre, et l'autre pour l'interrompre (p. 105-107). Dans ce cas de dédoublement d'autorité, « pas un seul sujet ne “prit avantage” des instructions pour la poursuivre ; en aucun cas, des motivations agressives individuelles ne se sont appuyées sur l'approbation officielle fournie par l'autorité malveillante. Au contraire, l'action fut interrompue brutalement » (p. 107). Milgram a maintenu que c'était dû à une « contamination » du système hiérarchique, notant que certains sujets avaient essayé de déterminer lequel des expérimentateurs était le plus haut placé dans la hiérarchie (p. 107). Il est donc possible que, dans certains cas, la présence de deux autorités, l'une encourageant une attitude prosociale et l'autre un comportement antisocial, permette aux sujets de suivre leur pulsion du bien, précisément parce qu'ils ont le choix quant à l'autorité à suivre.

La conclusion est alors assez cohérente : ceux qui réalisent des actes prosociaux invoquent aussi une autorité supérieure pour justifier leurs actions ; ils entrent, eux aussi, dans un état d'exécutant.

ANALYSE : L'INSERTION DANS UNE HIÉRARCHIE LE CAS DES ENFANTS

Le double témoignage de la psychologie sociale et de l'étude historique de la shoah est assez clair : les gens vivent dans des hiérarchies sociales. Dans ces hiérarchies, il y a des autorités légitimes. Les gens entrent dans un état d'agent vis-à-vis de ces autorités légitimes. Ils font ce que ces autorités demandent, ou attendent d'eux – que l'action soit bonne ou mauvaise.

C'est particulièrement clair dans le cas des enfants où les hiérarchies et les autorités – la famille, l'école, le sport, l'église et les groupes de pairs – sont particulièrement visibles pour l'observateur. Encore une fois, le témoignage de la shoah, aussi bien que celui de la psychologie sociale, montrent qu'être au sein d'une hiérarchie dans laquelle l'autorité légitime enseigne et promeut la violence produit un comportement violent et,